MESSAGER DE TAHITI.

Journal Officiel des Établissements français de l'Océanie.

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS A 2 HEURES DU SOIR.

Matahiti 18. — N° 34. — Mahana maa 21 aotè 1869.

TE VEA NO TAHITI.

PRIX DE L'ABONNEMENT (*payable d'avance*):

Un an..... 20 fr.
Six mois..... 10 »
Trois mois..... 5 »
Un numéro : 50 centimes.

Pour les Abonnements et les Annonces, s'adresser au BUREAU DU GOUVERNEMENT.

PRIX DES ANNONCES (*en comptant*):

Les 20 premières lignes..... 50 c. la ligne.
Au dessus de 20 lignes..... 25 id.
Les annonces renouvelées se paient la moitié du prix de la première insertion.

SOMMAIRE.

PARTIE OFFICIELLE. — Remise de peine. — Démission. — Avis administratif. PARTIE NON OFFICIELLE. — Fêtes du 15 août. — Nouvelles locales. — Association polynésienne : discours de M. le ministre de l'Instruction publique A. de Lamartine. — Les aventures d'un naufrage. — Mouvements du port. — Annonces.

PARTIE OFFICIELLE

A l'occasion de la fête de l'Empereur, et par décision du 15 août 1869, S. M. la Reine Pomare a, sur la proposition de M. le Commandant Commissaire Impérial, accordé remise du restant de leur peine à quatre condamnés, les nommés Temana, Mahuta, Maa et Mavai.

Par décision de M. le Commandant Commissaire Impérial en date du 17 août 1869, la démission offerte par M. Favril de ses fonctions de commissaire de police, a été acceptée.

ADMINISTRATION DE L'ORDONNATEUR

Travaux et Approvisionnements. — Subsistances.

Le public est prévenu que le 6 septembre prochain, à deux heures de relevée, il sera procédé, dans le cabinet de l'ordonnateur, à l'adjudication publique et sur soumissions cachetées :

1° De la fourniture du bois à brûler nécessaire aux divers services des établissements et aux bâtiments de la flotte en station ou de passage pendant les années 1870 et 1871.

2° Du blanchissage du linge de l'hôpital militaire et des bâtiments de la flotte pendant les années 1870 et 1871.

3° Du blanchissage de draps de lit des différents corps de troupe de la marine pendant les années 1870 et 1871.

Les cahiers des charges sont déposés aux bureaux des travaux et des subsistances, et seront mis à la disposition des personnes qui voudront en prendre connaissance. 3—1

PARTIE NON OFFICIELLE

Papeete, le 21 août 1869.

Un temps magnifique a favorisé les fêtes du 15 août ; grâce à cette heureuse circonstance, le programme qui avait été fixé a pu être suivi de point en point.

Tous les districts avaient tenu à y être représenté par une nombreuse députation et par leurs himene ; aussi ce nombreux concours prêtait-il un nouvel éclat à toutes ces fêtes.

Les régates et les courses se sont fait remarquer autant par la vivacité de la lutte que par l'ordre qui y a présidé. M. le Commandant Commissaire Impérial a remis lui-même les prix aux vainqueurs.

Courses.

1re *Course au galop pour chevaux sortis au-dessus de 3 ans.*

(Six chevaux engagés.)

1er prix, 130 fr., gagné par Enore, cheval hongre, âgé de 14 ans, du district d'Arue, monté par son propriétaire, Vaia.

2e prix, 80 fr., gagné par Tepia, cheval entier, âgé de 12 ans, du district de Pare, monté par son propriétaire, Fastan.

2e *Course au galop pour chevaux non sortis au-dessus de 3 ans.*

(Quatorze chevaux engagés.)

La course est divisée en deux demi-heats chacune ; les deux vainqueurs courent ensemble pour se disputer le 1er et le 2e prix :

1er prix, 100 fr., gagné par Vaiopu, cheval entier, âgé de 12 ans, du district de Pare ; monté par son propriétaire, Nuna.

2e prix, 50 fr., gagné par Pare, cheval bongre, âgé de 10 ans, du district de Pirae ; monté par son propriétaire, Tioni.

3e *Course au trot, avec un sac, pour chevaux au-dessus de 3 ans.*

(Trois chevaux engagés.)

1er prix, 100 fr., gagné par Vaihi-fis, jument âgée de 4 ans, du district de Papeuriri, appartenant à M. Byrnes, et non bore hia e Teihi.

Re 8, e 50 farane, ua poia ia Vaihi-e pana paahe, ia matahiti, na Papeuriri, ua hapo hia e te fatu ihe e Teihi.

Re 9, e 50 farane ua tai aahiri hia ; mea e ua bore taoa tana puaahoanoano e e mio mira ua topea hia te tahi pae ei mua.

Horo nea raa.

1. — *No te tane.*

Re 1, 25 farane.
Re 2, 15 farane.

2. — *No o vahine.*

Re hoe raa ra, 25 farane.

Faatitaua nas pati.

1. — *Vau tipaa pitè e tau to oia tho.*

Re 100 farane, na ohopa hia no te vaa no Papara, o Terii te faatere, e te vaa no Tautira o Mano te fatu.

2. — *Vau tipaa pitè, e vahine to oia tho.*

Re 100 farane roaa i roto i te faufaa.

No te mau poti ei hoe i te pae, no Papeete, e M. Brander te fatu, e ua faatere hia e mii Chase.

Re 2, 50 farane, na roa i te hoe poti eere no te *Dorade*, o Dusser te faatere.

Un sinistre déplorable vient de frapper notre industrie sucrière au moment où, sortant de ses débuts, elle devenait si intéressante.

Avant-hier, vers onze heures du matin, au moment où les ouvriers de MM. Ruet et Cie coupaient la récolte de cannes que ces messieurs avaient achetée à M. Gallenga, le feu s'est déclaré dans cette plantation. Alimenté par les débris si secs dont le manque d'eau a couvert ces campagnes, et poussé par un vent très-frais, l'incendie, tout d'abord très-vif à son foyer, s'est répandu avec une rapidité effrayante dans toute la plaine.

En moins d'une heure, tout était en feu. Ainsi se sont trouvées anéanties en quelques moments les espérances si justes que faisait naître la perspective d'une récolte qui devait rémunérer de leurs longs labeurs des industriels dont Tahiti s'honore. L'activité et la persévérance de ces messieurs, en leur assurant le succès qu'ils ont obtenu dans leur fabrication, leur a aussi acquis les sympathies les plus vives.

Le feu dévoré six ou huit hectares de cannes non coupées. Infatigable au milieu de son désastre, M. Ruet poursuit sans relâche la coupe et la mouture de celles que la flamme n'a fait que lécher et qui, cuites avant la fermentation, peuvent encore donner un sirop d'une excellent. Quoi qu'il fasse malheureusement, le ferment, plus actif que ses machines, ne lui permettra de sauver qu'une faible partie de ce qui est attaqué, et la perte pour l'exploitation restera considérable : on craint qu'elle n'atteigne 15,000 francs.

A la première nouvelle de ce désastre, le Commandant Commissaire Impérial a donné les ordres nécessaires pour qu'une enquête exacte soit ouverte pour rechercher les causes auxquelles il doit être attribué. Vendredi matin, M. le juge d'instruction, accompagné du lieutenant de gendarmerie, s'est transporté à Atine. Jusqu'ici tout fait supposer que la malveillance est restée étrangère à ce malheur. Il faut donc l'attribuer uniquement à l'imprudence de quelqu'un des travailleurs qui, fumant malgré la défense qui leur en est faite, aura laissé tomber dans les cannes quelque parcelle enflammée.

M. le Commandant Commissaire Impérial, dont la sollicitude pour les intérêts agricoles et industriels du pays est chaque jour plus manifeste, s'est rendu hier matin sur les lieux ; il a voulu voir lui-

Archives PF-Messager-21/08/1869

même l'étendue du mal. Il a parcouru les champs incendiés, où les travailleurs enlèvent rapidement les cannes que ne peut plus transporter le chemin de fer, détruit par le feu sur une grande longueur; puis il a visité l'usine, où tout est mouvement, et activité pour devancer le terrible ferment.

Dans le cours de sa visite, M. de Jouslard n'a cessé de donner au directeur de l'usine les félicitations les plus méritées pour les résultats obtenus, et les encouragements les plus sympathiques à propos de l'épreuve qui vient de le frapper, mais non de l'abattre.

ASSOCIATION POLYTECHNIQUE

Le ministre de l'instruction publique a, le 9 mai dernier, prononcé le discours suivant à la distribution des prix de l'Association polytechnique:

Messieurs, vous ne vous étonnerez pas que ma première parole soit un souvenir et un hommage pour l'homme de bien qui, fondateur de l'Association polytechnique, dirigea si longtemps vos travaux avec un dévouement et une fermeté qu'aucun obstacle ne décourageait.

Chef de l'Ecole centrale et ingénieur distingué, M. Perdonnet avait compris que l'industrie n'est plus une affaire de bras, mais d'intelligence. Aussi voulait-il la multiplication des écoles à côté des ateliers multipliés, et disait-il volontiers avec les Américains, dans leur langage rude, mais vrai, que si l'intelligence est un capital, l'instruction est le meilleur placement pour en tirer de gros intérêts.

Je veux aussi, messieurs, souhaiter la bienvenue à votre nouveau président. Puisque votre société se propose de mettre les ouvriers en état de s'élever dans leur profession, vous ne pouviez mieux faire que d'en confier la direction au savant illustre qui, par ses découvertes, comme par les élèves qu'il a formés, a rendu tant de services à l'industrie nationale.

M. Dumas a répondu à votre appel, et je l'en remercie. Membre du premier corps de l'Etat, président du conseil municipal de Paris, il est, au milieu de vous, la preuve vivante de l'intérêt que vous portent à la fois le Gouvernement et cette grande cité. La demande que l'Empereur vient de renvoyer au conseil d'Etat de la reconnaissance d'utilité publique pour votre Association vous paraîtra, messieurs, un témoignage certain de cette double sollicitude.

Votre ancien président représentait l'union de l'école et de l'atelier par les cours d'adultes. Le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, placé à votre tête, représente une idée plus grande encore: la science sortant du sanctuaire pour se donner à tous.

Aristocratique de nature, puisqu'elle est formée par l'élite des esprits supérieurs, la science resta longtemps dédaigneuse de la foule et n'aimait pas à sortir du cercle étroit des initiés. Mais, de nos jours, elle change ses habitudes et se fait démocratique comme nos mœurs et nos institutions. Elle apprend à parler la langue que tout le monde entend. Elle simplifie ses moyens d'enseignement et rend visibles pour de grandes foules les plus mystérieuses opérations de la nature. Tout en continuant d'inspirer de savants mémoires et de profonds ouvrages, elle compose des petits livres qui vont former nos bibliothèques populaires. Avec eux elle vient s'asseoir au foyer du pauvre et elle lui dit:

« Moi aussi, je suis la messagère de Dieu, car il est la vérité et je l'annonce; il est la lumière et je la répands; il est la justice et je la fais naître dans les cœurs où je passe.

« Il a voulu le progrès dans le bien: car, lorsqu'au jour de la création la terre et l'homme s'échappèrent de ses mains, il cacha dans le sein de la nature des secrets qu'il obligea l'homme de chercher à la sueur de son front. Ces secrets, c'est moi qui les découvre: ce progrès, qui est d'ordre divin, c'est par moi que vous pouvez l'accomplir. Je suis la science et l'art, et je m'appelle la civilisation. »

Et à mon tour, messieurs, que viens-je faire ici à côté des hommes dévoués ou éminents qui ont préparé cette fête? Individu, je ne suis rien. Mais, ministre de l'Empereur, j'ai l'insigne honneur de porter au milieu de vous la pensée même du Souverain. Cette pensée ne signifie pas seulement les deux choses dont je vous parlais tout à l'heure: l'école placée auprès de l'atelier, la science la plus profonde mise au service des intérêts les plus immédiats de l'ouvrier pour accroître son aisance. Elle veut dire encore l'affranchissement de l'esprit par l'instruction, la vraie liberté garantie par le développement de l'intelligence.

Montesquieu a donné pour principe aux gouvernements despotiques l'ignorance; il aurait pu ajouter qu'ignorance et démocratie sont deux termes contradictoires. Voilà pourquoi le Gouvernement de l'Empereur, qui est et qui veut être un gouvernement démocratique et libéral, fonde tant d'écoles dans tous les ordres d'études; pourquoi, cet hiver, près de 34,000 cours d'adultes ont été ouverts à 800,000 ouvriers des villes et des campagnes; pourquoi nos lycées, nos colléges, nos cours de toute sorte se multiplient; pourquoi nos établissements scientifiques s'animent d'une vie nouvelle; pourquoi, enfin, les grands Corps de l'Etat montrent aux maîtres de la jeunesse, c'est-à-dire de l'avenir, une faveur qui sera efficace.

Le Gouvernement, messieurs, ne marche pas à l'aventure, comme d'aucuns se plaisent à le dire. Il a un système bien arrêté, et si, au gré des impatients, les déductions de ce système ne se déroulent qu'avec lenteur, les sages voient dans ce mouvement mesuré et progressif une condition de sécurité.

Issu de l'élection populaire, le Gouvernement impérial travaille avec résolution, mais aussi avec prudence, à mettre nos institutions et ses actes en harmonie avec le suffrage universel.

Où étaient les sympathies de la Restauration? Avec les grands propriétaires fonciers et les partisans de l'ancien régime. Où étaient celles du gouvernement de juillet? Avec ce pays légal où l'on n'entrait qu'en vertu de l'argent et en montrant la quittance du percepteur.

Le pays légal pour le Gouvernement de l'Empereur, c'est la France tout entière.

Il était naturel qu'au temps des censitaires à 300 et à 200 francs, on eût souvent oublié ce qu'on appelait la multitude. Il est logique que le Gouvernement actuel se souvienne du peuple et s'occupe toujours de lui.

Autrefois on disait: « Voulez-vous être citoyen? Enrichissez-vous. » Aujourd'hui l'Empereur donne pour mot d'ordre à son Gouvernement, pour principe à l'activité sociale, cette belle parole: « Elevons l'âme de la nation. »

Et cette formule n'est pas restée un mot éclatant et sonore; elle est devenue une réalité.

Relever la condition morale de l'ouvrier en lui reconnaissant les mêmes droits qu'au patron; accroître son bien-être matériel en donnant l'essor à toutes les branches du travail national; diminuer pour lui les chances de misère en multipliant les institutions de prévoyance et de charité; développer son intelligence par l'instruction, qui est à l'individu ce que le soleil est à la terre, d'où ses rayons font sortir les séves fécondes; et par tous ces moyens, conduire, après tant d'agitations stériles, le pays entier à la liberté véritable, à celle qui sait se contenir elle-même et se gouverner virilement: c'était une grande et noble tâche que le Prince s'est imposée par sympathie pour ceux qui souffrent, par raison pour ceux qui pensent.

L'œuvre avance. Le grand travail d'émancipation des classes laborieuses, commencé en 1789 et lontemps suspendu, se poursuit avec résolution. L'inégalité sociale effacée pour elles de nos codes par plusieurs lois récentes est allée rejoindre l'inégalité politique dont elles souffraient sous le régime censitaire. A mesure que les citoyens acquièrent de nouveaux droits, l'instruction qui se développe et se fortifie les rend plus capables de comprendre l'étendue de leurs devoirs. Chaque année, l'ignorance recule. Depuis 1863, son bilan a diminué de 8 p. 100. A cette date, sur 100 de nos jeunes concitoyens arrivés à leur vingtième année, plus de 28 étaient plongés dans les ténèbres de l'esprit; à la dernière enquête, on en comptait 20 à peine.

C'est trop encore; mais les instituteurs, ces hommes de cœur à qui, depuis six ans, j'ai tant demandé et qui m'ont donné plus que je ne leur demandais, sont bien résolus à ne point s'arrêter que la tâche ne soit accomplie; et ils tiennent à honneur que leur cause, récemment gagnée au Corps législatif, ait fait triompher celle de tous les petits fonctionnaires de l'Empire.

Je vous ai dit, messieurs, le but que le Gouvernement poursuit dans sa politique générale; je vous montre en deux mots celui qu'il se propose d'atteindre dans la question spéciale de l'instruction: l'Empereur croit que le peuple qui a les meilleures et les plus nombreuses écoles est le premier peuple du monde pour la prospérité matérielle, l'ordre et la liberté; que, s'il ne l'est pas aujourd'hui, il le sera certainement demain. Messieurs, il faut que ce peuple soit la France.

A. DE LAMARTINE.

Ce n'est pas une biographie de Lamartine, encore moins une appréciation détaillée de son œuvre, que nous voudrions faire ici; mais notre désir serait de dégager cette grande figure de la pénombre dont elle se voilait depuis quelques années dans la retraite et le silence des derniers jours, et de la replacer sous le rayon qui désormais ne la quittera plus. Humble poëte contraint à la prose par les nécessités du journalisme, nous allons essayer de juger un grand poëte. C'est une témérité de notre part. Notre front n'atteint pas à ses pieds; mais c'est d'en bas qu'on apprécie les statues; la sienne mérite d'être taillée dans le plus beau marbre de Paros ou de Carrare, pure de toute tache.

Lui-même a raconté avec un style qu'il n'est donné à personne d'imiter ses premiers souvenirs d'enfance et de famille; sa jeune âme s'ouvrant à la vie, au rêve, à la pensée, immortelles confidences du génie que la foule recueille et où elle se complait, car chacun peut se faire l'illusion que cette voix, tant elle est intime et pénétrante, parle à lui seul comme à un ami inconnu. Nous laisserons donc Lamartine chercher à travers ses études, ses rêveries, ses passions et ses voyages, dans une vie en apparence inoccupée, cette voie qu'on doit suivre et qu'on ne distingue pas toujours aisément aux inextricables carrefours des vocations humaines. Sans doute, tous les généreux sentiments qu'il devait si bien exprimer, l'amour, la foi, la religieuse adoration de la nature, la nostalgie du ciel, bouillonnaient déjà en lui; mais ce n'était encore pour le monde qu'un beau jeune homme de la plus aristocratique élégance, de manières parfaites, et destiné aux succès de salon. Il avait fait deux voyages en Italie; l'impression que durent produire sur lui ce ciel pur, ces mers plus azurées encore que le ciel, ces grands horizons, ces arbres au feuillage luisant et robuste, ces ruines si magnifiques dans leur écroulement, toute cette nature énergique, colorée et chaude, où erraient, comme des ombres muettes, des peuples pliant sous le faix de la servitude et sous la grandeur de leur passé; il n'en dit rien alors, mais la poésie s'amassait silencieusement dans son cœur. Le trésor secret grossissait chaque jour; une perle s'ajoutait à l'écrin mystérieux qui ne devait s'ouvrir que plus tard. S'il était le rival de Byron, auquel il adressa une épître égale aux plus beaux morceaux de *Childe Harold*, ce n'était que comme dandy. Revenu en France, il laissa passer quelques années dans ce désœuvrement

Archives PF-Messager-21/08/1869

tourmenté et fécond d'où jaillissent les grandes œuvres, et en 1820 parut un modeste volume in-16, qui n'avait pas sans peine trouvé un éditeur : c'étaient les *Méditations*.

Ce volume fut un événement rare dans les siècles. Il contenait tout un monde nouveau, monde de poésie plus difficile à trouver peut-être qu'une Amérique ou une Atlantide. Tandis qu'il semblait aller et venir indifférent parmi les autres hommes, Lamartine voyageait sur des mers inconnues, les yeux sur son étoile, tendant vers un rivage où nul n'avait abordé, et il en revenait vainqueur comme Colomb. Il avait découvert l'âme !

On ne saurait s'imaginer aujourd'hui, après tant de révolutions, d'écroulements et de vicissitudes dans les choses humaines, après tant de systèmes littéraires essayés et tombés en oubli, tant d'excès de pensée et de langage, l'enivrement universel produit par les *Méditations*. Ce fut comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes. Les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes s'enthousiasmèrent jusqu'à l'adoration. Le nom de Lamartine était sur toutes les bouches, et les Parisiens, qui pourtant ne sont pas gens poétiques, frappés de folie comme les Abdéritains, qui répétaient sans cesse le chœur d'Euripide : « O amour ! puissant amour, » s'abordaient en récitant quelques stances du *Lac*. Jamais succès n'eut de proportions pareilles.

Lamartine, en effet, n'était pas seulement un poëte, c'était la poésie même. Sa nature chaste, élégante et noble, semblait tout ignorer des laideurs et des trivialités de la vie : tel était le livre, tel était l'auteur, et le meilleur frontispice qu'on eût pû choisir pour ce volume de vers, c'était le portrait du poëte. La lyre entre ses mains et, sur ses épaules, le manteau fouetté par l'orage ne semblaient pas ridicules.

Quel accent profond et nouveau ! quelles aspirations éthérées, quels élancements vers l'idéal, quelles pures effusions d'amour, quelles notes tendres et mélancoliques, quels soupirs et quelles postulations de l'âme que nul poëte n'avait encore fait vibrer !

Dans les tableaux de Lamartine, il y a toujours beaucoup de ciel ; il lui faut cet espace pour se mouvoir aisément et tracer de larges cercles autour de sa pensée. Il nage, il vole, il plane ; comme un cygne se berçant sur ses grandes ailes blanches, tantôt dans la lumière, tantôt dans une légère brume, d'autres fois aussi dans des nuages orageux, il ne pose à terre que rarement et bientôt reprend son essor, à la première brise qui soulève ses plumes. Cet élément fluide, transparent, aérien, qui se déplace devant lui et se referme après son passage, est sa route naturelle ; il s'y soutient sans peine durant de longues heures, et de cette hauteur il voit s'azurer les vagues paysages, miroiter les eaux et pointer les édifices dans un vaporeux effacement.

Lamartine n'est pas un de ces poëtes merveilleux artistes, qui martèlent le vers comme une lame d'or sur une enclume d'acier, resserrant le grain du métal, lui imprimant des carres nettes et précises. Il ignore ou dédaigne toutes ces questions de forme, et avec une négligence de gentilhomme qui rime à ses heures, sans s'astreindre plus qu'il ne faut à ces choses de métier, il fait d'admirables poésies, à cheval en traversant les bois, en barque le long de quelque rivage ombreux, ou le coude appuyé à la fenêtre d'un de ses châteaux. Ses vers se déroulent avec un harmonieux murmure, comme les lames d'une mer d'Italie ou de Grèce, roulant dans leurs volutes transparentes des branches de laurier, des fruits d'or tombés du rivage, des reflets de ciel, d'oiseaux ou de voiles, et se brisant sur la plage en étincelantes franges argentées. Ce sont des déroulements et des successions de formes ondoyantes insaisissables comme l'eau, mais qui vont à leur but, et sur leur fluidité peuvent porter l'idée comme la mer porte les navires, que ce soit un frêle esquif ou un navire de haut bord.

Il y a un charme magique dans cette respiration du vers qui s'enfle et s'abaisse comme la poitrine de l'Océan ; on se laisse aller à cette mélodie que chante le chœur des rimes comme à un chant lointain de matelots ou de sirènes. Lamartine est peut-être le plus grand musicien de la poésie.

Cette manière large et vague convient à la haute spiritualité de sa nature ; l'âme n'a pas besoin d'être sculptée comme un marbre grec. Des lueurs, des sonorités, des souffles, des blancheurs d'opale, des nuances d'arc-en-ciel, des bleus lunaires, des gazes diaphanes, des draperies aériennes soulevées et gonflées par les brises suffisent à la peindre et à l'envelopper. C'est pour Lamartine que semble avoir été fait ce mot des anciens, *musa ales*.

Dans cette immortelle pièce du *Lac*, où la passion parle une langue que jamais la plus belle musique n'a pu égaler, la nature vaporeuse apparaît comme à travers une gaze d'argent reculée, éloignée, peinte en quelques touches, pour faire un cadre et servir de fond à cet impérissable souvenir, et cependant l'on voit tout : la lumière, le ciel, l'eau, les rochers et les arbres de la rive, les montagnes de l'horizon, et chaque vague qui jette son écume sur les pieds adorés d'Elvire.

Il ne faut pas croire que Lamartine, parce qu'il y a toujours chez lui une vibration et une résonnance de harpe éolienne, ne soit qu'un mélodieux *lakiste* et ne sache que soupirer mollement la mélancolie et l'amour. S'il a le soupir, il a la parole et le cri ; il domine aussi facilement qu'il charme. Cette voix angélique, qui semble venir des profondeurs du ciel, sait prendre, quand il le faut, l'accent mâle de l'homme.

A Naples, un mariage déterminé par une de ces admirations qui attirent les femmes vers le poëte de leurs rêves le fit heureux et riche. Une Anglaise semblable à ces charmantes et romanesques héroïnes de Shakspeare, que séduit un regard et qui restent fidèles jusqu'à la mort, lui apporta son amour et une fortune presque princière. La France vit le phénomène bien rare chez elle d'un poëte qui n'était pas pauvre et dont la fantaisie pouvait se traduire splendidement au soleil. On feint de croire que la misère, cette maigre et dure nourrice, élève mieux le génie que la richesse : c'est une erreur. La nature du poëte est prodigue, insouciante, généreuse, amie du luxe comme d'une expression matérielle de la beauté ; elle aime à réaliser ses caprices dans ses vers et dans sa vie, à se composer un milieu d'où soit bannie, comme une dissonance, toute chose laide, mesquine ou prosaïque ; les mathématiques lui répugnent—Lamartine les avait en horreur et les regardait comme des obstacles à la pensée—et d'une main qui ne compte jamais, elle prend aux trois puits d'Aboulcassem les dinars qu'elle répand autour d'elle en pluie d'or. N'étant gêné par aucun de ces tristes obstacles qui usent le meilleur des forces chez les plus grands esprits, Lamartine put se déployer librement, son génie eut toute son expansion, et le froid de la pauvreté n'en flétrit pas les fleurs magnifiques.

Aux *Méditations* succédèrent les *Harmonies*, où l'aile du poëte atteint de plus sublimes hauteurs et semble mêler son vol au rayonnement des étoiles ; il y a dans ce volume des pièces d'une ineffable beauté et d'une mélancolie grandiose. Jamais depuis Job l'âme humaine n'a poussé, en face des redoutables mystères de la vie et de la mort, une plainte plus éperdue, plus désespérée que dans les *Novissima verba*. Le succès fut immense, mais il ne put, quoique l'œuvre fût supérieure, dépasser celui des *Méditations*. Du premier coup, l'admiration avait donné à Lamartine tout ce qu'elle peut accorder à un homme ; elle avait épuisé pour lui ses fleurs et ses encensoirs. Aucun nouveau rayon ne pouvait trouver place dans l'auréole du poëte ; les splendeurs de son midi n'ajoutaient rien aux feux de son aurore.

A travers ce bruit de triomphe, Lamartine était parti pour son voyage d'Orient, non pas en humble pèlerin, le bâton blanc à la main et les coquilles sur le dos, mais avec un luxe royal, sur un navire frété par lui, emportant pour les émirs des présents dignes de Haroun-al-Raschid, et une fois arrivé, cheminant avec des caravanes de chevaux arabes qui lui appartenaient, achetant les maisons où il couchait, déployant au désert des tentes aussi splendides que les pavillons d'or et de pourpre de Salomon. Lord Byron seul avait fait voyager aussi somptueusement la poésie. Les tribus émerveillées accouraient avec acclamations sur le bord de sa route, et rien n'eût été plus facile au poëte que de se faire proclamer calife. Lady Esther Stanhope, cette Anglaise illuminée qui habitait le Liban, lui offrait le cheval dont le dos, par ses plis, dessine une sorte de selle, et que doit monter Hakem, le dieu des Druses, à sa prochaine incarnation, et lui prédisait qu'un jour il tiendrait dans sa main de gentilhomme les destinées de son pays.

Parmi ces éblouissements, Lamartine marchait tranquille, indifférent presque, comme un grand seigneur que rien n'étonne et qui se sent au niveau de tous les hommages. D'un sourire bienveillant il accueillait ces adorations, sans être enivré. Il trouvait naturel d'être beau, élégant, riche, plein de génie, et de soulever autour de lui l'admiration et l'amour. Mais cette félicité presque surhumaine ne devait pas durer. Les anciens Grecs supposaient l'existence de divinités envieuses qu'ils appelaient les Moires et dont les yeux jaloux étaient blessés par le spectacle du bonheur qu'elles se plaisaient à troubler. C'était pour apaiser les Moires que Polycrate trop heureux jeta à la mer son anneau rapporté par un pêcheur. Sans doute, une de ces méchantes déesses rencontra le poëte dans sa marche triomphale et fut offusquée de cette gloire heureuse, de ce concours de dons merveilleux. Elle étendit sa main sèche, et Julia, l'adorable enfant qui accompagnait son père en ces pays lumineux où la vie semble prendre des énergies nouvelles, pencha la tête comme une fleur touchée au pied par le soc, et le vaisseau parti avec des voiles blanches revint avec des voiles noires, ramenant un cercueil.

Irréparable deuil, éternel désespoir, plaie que rien ne peut fermer et qui saigne toujours ! Cette douleur qui ne veut pas être consolée, il était réservé, sans doute pour expier leur gloire, aux deux plus grands poëtes de notre temps de la sentir.

La muse seule, avec ses rhythmes, peut bercer et parfois endormir ce regret de l'être adoré et perdu sans raison apparente. Lamartine fit paraître son *Jocelyn*, tendre et pure épopée de l'âme, où ne sont pas racontées les brillantes aventures d'un héros, mais les souffrances obscures d'un humble cœur inconnu, délicat chef-d'œuvre plein d'émotion et de larmes, d'une blancheur alpestre, virginal comme la neige des hauts sommets, où aucun souffle impur n'arrive, et où l'amour qui s'ignore lui-même, tant il est chaste, pourrait être contemplé par les anges. Nul succès ne fut plus sympathique, nul livre plus avidement lu et plus baigné de pleurs.

La Chute d'un ange fut moins comprise. Des morceaux magnifiques, d'une splendide couleur orientale, qui semblent des feuillets détachés de la Bible, n'obtinrent qu'à demi grâce pour l'étrangeté du sujet, la bizarrerie des tableaux tirés d'un monde antérieur au nôtre, le grandiose outré de personnages hors de la nature humaine, et aussi, il faut l'avouer, pour une négligence de plus en plus grande de forme et de facture.

Après la publication des *Recueillements poétiques*, vibrations prolongées, derniers échos des *Méditations* et des *Harmonies*, le poëte dit adieu à la muse et posa sa lyre pour ne plus la reprendre. Un désir de vie pratique et d'action s'empara de lui. Il avait été attaché d'ambassade et garde du corps, il voulut être député. Les gens qui se croient sérieux parce qu'ils sont prosaïques, ignorant que la poésie seule agit sur l'âme et que l'imagination entraîne la foule, ricanèrent en voyant le rêveur qu'on appelait « le chantre d'Elvire » aborder la tribune ; mais on comprit bientôt que qui sait chanter sait parler et que le poëte est une bouche d'or. De ces lèvres harmonieuses les discours s'envolèrent ailés, vibrants, ayant comme l'abeille le miel et l'aiguillon. La poésie se transforme aisément en éloquence ; elle à la passion, la chaleur, l'idée, le sentiment généreux, l'instinct prophétique, et, quoi qu'on en puisse dire, cette raison haute et suprême qui plane sur les choses et ne laisse pas troubler la vérité générale par l'accident.

Les Girondins firent une révolution ou du moins y contribuèrent pour une large part. Lamartine se trouva en face des flots qu'il avait déchaînés et qui arrivaient jusqu'à ses pieds pleins d'écume, de rumeurs, roulant dans leurs plis furieux les débris de la monarchie noyée. Il accepta cette mission de haranguer la mer en tumulte, de dialoguer avec la tempête, de retenir la foudre dans le nuage. Mission dangereuse accomplie en gentilhomme et en héros. On put voir alors que tous les poëtes n'étaient pas lâches comme Horace, qui s'enfuit du champ de bataille non *bene relicta parmula*. Il avait charmé les instincts farouches, et l'émeute séduite venait gronder sous son balcon pour le faire sortir, le voir et l'entendre. Dès qu'il paraissait, la foule faisait silence ; elle attendait quelque noble parole, quelque conseil austère, quelque pensée généreuse, et elle se retirait satisfaite, emportant un germe de dévouement, d'humanité et d'harmonie.

Le poëte s'exposait à la balle qui pouvait partir d'un fusil d'un utopiste trop avancé ou d'un fanatique trop arriéré avec cet élégant dédain du gentilhomme méprisant la mort comme vulgaire et commune, dandysme supérieur difficilement imité des bourgeois. S'il s'était lui-même volontairement jeté dans ce gouffre, c'est qu'il n'y avait aucun intérêt et devait à coup sûr s'y perdre.

On vit, chose étrange dans une civilisation moderne, un homme jouer en pleine lumière et de sa personne le rôle d'un Tyrtée

Archives PF-Messager-21/08/1869

modérateur, d'un Orphée dompteur de bêtes féroces, *doctus lenire tigres*, poussant au bien, éloignant du mal, et faisant planer sur le désordre l'idée de l'harmonie et de la beauté. Sans police, sans armée, sans aucun moyen répressif, il maintint par la poésie pure tout un peuple en effervescence; il dit à la république extrême ce mot sublime : « Le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec nos gloires ; le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple. » Et les trois couleurs continuèrent à flotter victorieusement dans l'air.

A ce jeu, il dissipa son génie, sa santé, sa fortune, avec la plus généreuse insouciance. Il fit le plus grand effort humain qui jamais ait été essayé : il tint seul contre une foule sans frein. Pendant quelques jours, il sauva la France et lui donna le temps d'attendre des destins meilleurs ; et, comme rien n'est ingrat comme la peur quand le péril est passé, il perdit sa popularité. Ceux qui lui devaient leur tête, peut-être leur richesse et leur sécurité à coup sûr, le trouvèrent ridicule lorsque, après avoir jeté au vent, à leur profit, tous ces trésors, avec la noble confiance du poëte qui croit pouvoir redemander un drachme pour un talent à ceux qu'il a charmés et préservés, il s'assit sur le seuil de sa fortune écroulée, et, tendant son casque, dit : *Date obolum Belisari.* La dette était derrière lui qui lui poussait le coude.

Certes il était assez grand seigneur pour jouer avec le créancier la scène de Don Juan et de M. Dimanche, mais il ne le voulut pas, et la France eut ce spectacle triste du poëte vieillissant, courbé depuis l'aube jusqu'au soir sous le joug de la copie productive. Ce demi-dieu qui se souvenait du ciel fit des *romans*, des *brochures* et des articles comme nous. Pégase traçait son sillon, traînant une charrue que d'un coup d'aile il eût emportée dans les étoiles. Mais au moins les derniers moments du poëte n'ont pas été troublés ; une volonté auguste, sanctionnée par les Chambres, lui a fait les loisirs de la mort, et il a pu s'éteindre en pensant que sa cendre n'était pas insolvable. Déjà, sur sa tombe à peine fermée, la postérité se dresse, tenant, comme une Victoire antique, une couronne d'or à chaque main.

(Journal officiel) THÉOPHILE GAUTIER.

Aventures d'un naufragé

Voici un récit très-intéressant et très-dramatique qu'on trouve dans le *Messager du Midi*. Le fait en question est communiqué à ce journal par une lettre particulière.

« Si nous n'avions une entière confiance, dit le *Messager*, dans la « personne qui nous écrit, nous n'oserions peut-être pas publier ce « qu'on va lire. »

Au mois d'août 1863, le navire *Adelina-Elisa*, commandé par le capitaine Spekens, partait de Bordeaux faisant route pour Hong-Kong.

Un mois après, un bâtiment français l'aperçut dans les parages du cap de Bonne-Espérance. Puis on n'en entendit plus parler. On supposa, malheureusement avec trop de raison, que l'*Adelina* s'était perdue.

Par un miracle, nous savons aujourd'hui comment ce navire a péri et ce que sont devenus ceux qui le montaient.

Assaillie par une tempête dans l'océan Indien, l'*Adelina-Elisa* fut rejetée loin de sa route et poussée par les vents et le courant en pleine Océanie. Après avoir lutté pendant un mois contre le mauvais temps avec un navire démâté, et dont le gouvernail fonctionnait à peine, le capitaine et l'équipage virent arriver enfin le beau temps... lorsque l'*Adelina-Elisa* toucha sur un banc de corail, et ce fut à peine si les malheureux matelots et leur chef épuisé eurent le temps de s'embarquer dans la chaloupe. Il faisait nuit noire.

Au petit jour, les naufragés, qui avaient navigué au hasard, se trouvèrent au milieu d'une baie charmante. Ils se crurent sauvés ; ils abordèrent et voulurent prendre un peu de repos. Une heure après, ils étaient entourés de cannibales et faits prisonniers.

Onze hommes, dont le capitaine, furent successivement mangés. Les trois derniers, par une cause que nous ignorons encore, parvinrent, non sans peine, à s'échapper des mains de ces anthropophages, mais dans quel état!.. L'un, Georges Samazan, avait un bras entièrement coupé et un œil arraché. Ses deux compagnons ses trouvaient dans un état d'épuisement complet.

Ils gagnèrent un point isolé de l'île, trouvèrent une pirogue et s'embarquèrent, aimant mieux servir de pâture aux requins qu'aux anthropophages. Heureusement ils se trouvaient dans un archipel dont les îlots sont assez rapprochés.

Passant d'un point à un autre, ils s'éloignèrent le plus possible de la terre où leurs compagnons avaient trouvé la mort, et quelle mort ! Enfin les deux compagnons de Georges Samazan moururent d'épuisement.

Il resta seul, mutilé et san espoir sur un frêle esquif. Son courage ne l'abandonna pourtant pas. Il dirigea tant bien que mal sa pirogue, abordant de temps à autre sur les îlots pour reprendre de nouvelles forces et se nourrissant de coquillages et de racines... Mais un jour, il arriva à la dernière île et ne trouva plus devant lui que l'immensité de l'Océan.

Alors, avec une patience dont on a peu d'exemple, il se mit à construire un radeau.—Ce travail gigantesque lui prit une année. —Puis il se lance de nouveau sur la mer.

L'intrépide naufragé fut rejeté sur une côte. Voyant l'impossibilité de tenir la mer, il résolut d'avancer dans les terres. Il gravit une montagne, il traversa un désert et retomba au milieu des sauvages. Il réussit encore à leur échapper. Il s'enfuit par des forêts impraticables, ne sachant où il se dirigeait. Enfin, la Providence récompensa ses efforts. Après avoir couru mille dangers, les pieds dévorés par des insectes, le visage ensanglanté par les piqûres des maringouins, il trouva des Européens qui lui prodiguèrent les soins que réclamait son état. Il avait traversé toute l'Amérique à pied. Il avait marché pendant trois ans.

Il s'embarqua alors sur un petit trois-mâts portugais, et revint en Europe. Mais à son arrivée, il a été obligé d'entrer dans un hôpital, et c'est de là qu'il a pu faire parvenir à sa famille, qui le croyait perdu, un télégramme annonçant son retour.

MOUVEMENTS DU PORT DE PAPEETE

Du vendredi 13 au jeudi 19 mai 1869 inclus.

CÔTRE LOCAL ENTRÉ.

19 *août*. Côtre local *Rusé*, de 41 ton., patron Leguen, ven. de Taravao en 2 jours.

NAVIRES DE COMMERCE SORTIS.

13 *août*. Brig anglais *Tawera*, de 232 ton., cap. Bowles, all. à Sydney ; 3 passag. : MM. Isaac Henry, anglais, D. Jones et Silvers, américains.

19 *août*. Goél. du Protect. *Morning Star*, de 11 ton., pat. Tehenatoro, all. à Rairoa ; 4 passag. indigènes.

19 *août*. Cabot. du Protect. *Ada*, de 11 ton., pat. Tema, all. aux îles sous le vent.

BATIMENTS SUR RADE.

DE GUERRE.

19 *juillet*. Transport à voiles *Dorade*, commandé par M. de Saunbac, lieutenant de vaisseau.

CÔTRE LOCAL.

19 *août*. Côtre local *Rusé*, de 41 ton., pat. Leguen.

DE COMMERCE.

18 *juillet*. Trois-mâts-barque anglais *Marama*, de 210 ton., cap. Nissen.
26 *juillet*. Côtre du Protect. *Oiriral*, de 42 ton., cap. Martin.
29 *juillet*. Brig-goel. du Protect. *Alice*, de 109 ton., cap. Goltz.
11 *août*. Brig-goel. américain *Timandra*, de 420 ton., cap. Higgins.

ANNONCES ET AVIS DIVERS.

FAILLITE ALFRED-WALEY HORT. 9

Première convocation pour la vérification des créances.

Le greffier du tribunal de commerce des Etats du Protectorat, soussigné, a l'honneur de faire connaître à MM. les créanciers de la faillite Alfred-Waley Hort, négociant à Papeete, qu'à la demande des syndics définitifs à ladite faillite, approuvée de tous les créanciers présents à la réunion du deux août, de remettre la vérification des créances au 4 octobre prochain, motivée sur ce que l'inventaire des livres et papiers ne pourra être terminé que vers cette époque ; M. le juge-commissaire, séance tenante, a accordé ledit délai, sous toute réserve.

Pendant la durée du laps de temps défini, les créanciers qui n'auraient pas remis leurs titres de créances, conformément aux articles 462, § 3, 492 et 493 du Code de commerce, devront se présenter en personne ou par fondés de pouvoirs, au greffe du tribunal, et les accompagner d'un bordereau indicatif des sommes par eux réclamées, si mieux ils n'aiment en faire le dépôt aux mains de MM. Adam Kulczycki et Alexandre Manson, syndics ; il leur sera donné récépissé dudit dépôt.

(Voir pour plus amples renseignements l'article inséré, le 31 juillet dernier, dans le *Messager de Tahiti*, pour le même motif.

Papeete, le 3 août 1869.
VICTOR DUPOND.

208-7août-1f.

VENTE OU LOCATION DE TERRES.—HOO RAA E TE TARAHU RAA FENUA

L'indigène Taimaha a Ropa, domicilié à Haapiti (Moorea), est dans l'intention de vendre à Teoru a Faaruea la terre Tepuaraau, sise dans le district de Haapiti et non inscrite.

Te opua nei Taimaha a Ropa, e tia i Haapiti (Moorea), i te hoo atu na Teoru a Faaruea i te fenua ra o Tepuaraau, te vai i te mataeinaa ra i Haapiti e aore i tomite hia. 215

L'indigène Panaterai a Ahumata, domicilié à Faaa, est dans l'intention de vendre à M. J. Brander la terre Teiri, sise dans le district de Faaa et inscrite sous le nº 336, fº 183.

Te opua nei Panaterai a Ahumata, e tia i Faaa, i te hoo atu na Miti J. Brander i te fenua ra o Teiri, te vai i roto i te mataeinaa ra i Faaa e tei tomite hia i te nº 336, api 183. 216

L'indigène Atiti Oroi a Ori est dans l'intention de vendre à la Caisse agricole la terre Pirahirahi, sise à Papenoo et inscrite.

Te opua nei o Atiti Oroi a Ori, i te hoo atu na te Afata faaapu i te fenua ra o Pirahirahi, te vai i Papenoo e ua tomite hia. 217

ENREGISTREMENT DE TERRES. — TOMITE RAA FENUA.

L'indigène Punua a Taiapa, domicilié à Papeari, est dans l'intention de faire inscrire en son nom les terres Piriuri, Maaiti, Teaavipeepee, Tehuneroa, Terututeupoo, et les vallées à fei Pohaluao et Ahaaba, sises dans le district de Papeari et enregistrées sous les nºˢ 309, 310, 311, 425, 428, 514 et 544, au nom de son fils adoptif Teravero a Punua, décédé. 218

Te opua nei Punua a Taiapa, e tia i Papeari, i te tomite i tona ioa i nia iho i te mau fenua ra o Piriuri Maaiti, Teaavipeepee, Tehuneroa, Terututeupoo, e na peho fei ra o Pohaluao e Ahaaba, te vai anae i roto i te mataeinaa ra i Papeari e tomite hia i te mau nº 309, 310, 311, 425, 428, 514 e te 544, i te ioa o tana tamaiti faaamu i pohe ae nei o Teravero a Punua.

EN VENTE chez le soussigné COGNAC FRANÇAIS, bonne qualité, en barils, en damejeannes et en bouteilles.

210-7août-3-2 S. DROLLET, *rue de Rivoli.*

AVIS. — Dimanches et Jours de fête, des voitures seront à la disposition du public, de Papeete à Haamuta, au restaurant Champ.— Prix très-modérés.

DÉPARTS DE L'HOTEL GEORGET :

9 heures du matin—1, 3, 5 et 8 heures du soir. 209

EN VENTE A L'IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT, avenue Sainte-Amélie :

LE MESSAGER DE TAHITI, feuille hebdomadaire, paraissant tous les samedis à 3 heures du soir. Prix du numéro. . . . . 0 fr. 50

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Par an	18 fr. 00
Six mois	10 00
Trois mois	6 00

PRIX DES ANNONCES :

Pour les 20 premières lignes, la ligne	0 fr. 50
Au-dessus de 20 lignes, la ligne	0 25
Annonces renouvelées, moitié prix.	

(Les demandes d'abonnement et les annonces doivent être adressées au sous-chef de l'Imprimerie, ainsi que les divers travaux à exécuter pour le compte des particuliers.)

LE BULLETIN OFFICIEL DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'OCÉANIE. Prix, le numéro. . . . . 1 fr. 00

(Les conditions d'abonnement sont les mêmes que pour le *Messager*.)

PAPEETE. —IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

Archives PF-Messager-21/08/1869